

Séquences

Jean-Claude Brialy

Jeanne Frey

Nouvelle Vague
Numéro 35, janvier 1964

URI : id.erudit.org/iderudit/51895ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Frey, J. (1964). Jean-Claude Brialy. *Séquences*, (35), 37–39.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1964

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

en gros plan

JEAN-CLAUDE BRIALY

Jeanne Frey



J.-C. Brialy, dans *Carambolages*

Comment décrire Jean-Claude Brialy... ? Certains journalistes prétendent qu'il ressemble à un Valet de Pique, d'autres l'ont comparé à un prince oriental. Nous partagerions plutôt l'avis de ces derniers. En effet, avec ses yeux sombres, sa magnifique chevelure noire et bouclée, son sourire un peu mystérieux, et une sorte d'élégance nonchalante, Jean-Claude Brialy répond assez bien à l'idée qu'on se fait des jeunes souverains orientaux. Il est cependant cent pour cent français, bien que né en Algérie, à Aumale. Le père de Jean-Claude, officier de carrière, était alors en garnison en Algérie. C'est donc là que, très exactement le 30 mars 1933, le futur jeune premier vit le jour.

Très jeune, il connut la vie errante des familles de militaires, s'installant, au hasard des mutations de Monsieur-Papa, dans diverses villes d'Algérie, de France et d'Allemagne. Fier de son fils, comme il se doit, le même Monsieur-Papa a décrété, dès la naissance de son héritier, que celui-ci entrerait,

comme lui, dans le noble métier des armes. L'enfant, qui se découvre bientôt d'autres ambitions, se garde bien de heurter de front l'autorité paternelle. Elève studieux — et, en apparence — soumis — il poursuit discrètement sa petite carrière à lui tout seul. A quatorze ans, lors d'une séance de fin d'année, au collège, il monte et dirige une première pièce. La réussite n'est pas brillante, mais Jean-Claude n'est pas de ceux qu'on décourage facilement. Il profite d'un stage à Strasbourg pour suivre, en cachette, naturellement, les cours du Conservatoire. Ironie des choses, il y décroche un premier prix de comédie dans *Les Parents terribles*. Ce succès, comme bien on pense, l'affermir encore dans ses intentions et, sans consulter personne, il se fait inscrire au Centre Dramatique de l'Est. La réaction de Monsieur-Papa n'est pas longue à se faire sentir. Prouvant à son fils que, comme le dit le proverbe, *La raison du*

plus fort est toujours la meilleure, il le force à devancer l'appel, et l'oblige à faire tout de suite son service militaire.

Bien que n'aimant pas le métier des armes, Jean-Claude, intelligent et discipliné, n'en est pas moins un très bon soldat... Si bon que, bientôt, il est nommé sergent. Ce tout petit galon, en lui donnant plus de liberté, lui permet de reconnaître les lieux. Il manoeuvre si bien que, au bout de quelques semaines, il est à la tête du Comité des Loisirs et, de ce fait, exempté de service. Désormais dans son élément, le jeune homme est heureux comme un poisson dans l'eau... Et Monsieur-Papa se décourage tout-à-fait en apprenant que son renégat de fils a réussi, au régiment même, à monter avec succès *Les Mains sales* et *Jean de la Lune*, dont tout le monde parle avec admiration. Comprenant enfin que, pas plus qu'on n'envoie à la chasse un chien qui ne veut pas y aller, on ne peut retenir de force dans l'armée un garçon qui ne s'intéresse pas, le brave homme capitule. Et voilà Jean-Claude parti pour Paris, avec beaucoup d'illusions... et très peu d'argent.

La chance semblant vouloir le boudier, il ne s'entête pas et part en tournée, où il joue dans *Mitzou* et *T'occupe pas de mon minimum*. Au retour, le vent a tourné et il dé-

croche, coup sur coup, quatre brèves apparitions dans quatre films. Sans être brillant, c'est tout de même le pied à l'étrier, et Jean-Claude est patient. Il ne tarde pas à en être récompensé. On lui propose, la même semaine, un rôle de jeune premier au Théâtre Daunou, dans *Les Portes claquent* et la vedette dans deux films de Chabrol, *Les Cousins* et *Le Beau Serge*. Là, cependant, les choses faillirent se gâter. Au cours d'une scène de bagarre avec Gérard Blain, il tomba huit fois de suite sur le dos avec tant de violence qu'il se déplaça trois vertèbres. Héroïque, il poursuivit son travail et, par la suite, refusant toujours obstinément de se laisser soigner, tourna successivement *Le Chemin des écoliers*, *Les Yeux de l'amour* et *Christine*. Bien que souffrant le martyr, il continuait encore à jouer chaque soir, au théâtre, ces infernales *Portes claquent*, dont le succès paraissait inépuisable.

Hélas, Jean-Claude, lui, s'épuisait. Entre les actes, il s'écroulait dans un fauteuil, pantelant, écrasé de douleur. Lorsque, sur les instances de ses amis, il se décida enfin à voir un médecin, celui-ci hochait la tête, l'air soucieux : "Mon garçon, si vous continuez comme ça, vos vertèbres vont s'écraser et, d'ici quelques années, vous risquez d'être complètement paralysé..." —

Et comme le pauvre Jean-Claude, atterré, le regardait, incrédule, le médecin continua : "Il faut que vous vous fassiez opérer le plus vite possible... et que vous vous accordiez une convalescence de plusieurs mois, pendant lesquels vous marcherez avec des béquilles..."

Jean-Claude écoutait sans paraître comprendre. Il lui semblait tout à coup que le ciel lui tombait sur la tête... Une opération, plusieurs mois de repos, alors qu'il débutait...? Entre temps, il en surgirait, des vedettes... On l'oublierait, évidemment... Ah, il était bien fini... Finie, sa carrière, finis, ses beaux rêves...! De fait, les perspectives n'étaient pas brillantes, mais... Jean-Claude avait compté sans l'amitié.

Après une opération très grave et une immobilisation complète d'un mois et demi, on transporta le convalescent dans son appartement, et on lui permit de recevoir des visites. Ce fut alors le cortège ininterrompu des camarades de travail, directeurs, anciens partenaires, etc., si bien que Jean-Claude n'avait pas le temps de broyer du noir. Cette certitude qu'on ne l'avait pas "laissé tomber", comme il disait, fut pour lui le meilleur des toniques. Pour sa part, Claude Chabrol, réalisateur du *Beau Serge*, venait chaque jour lui exposer des projets, où il avait toujours sa place, ou lui chanter des extraits de son

prochain film, *Les bonnes Femmes*. Quant à Jean-Claude, dès qu'il était seul, il faisait inlassablement jouer le disque de Jacques Brel, *Ne me quitte pas*, sans qu'on ait jamais réussi à savoir si cette prière s'adressait à quelqu'un en particulier.

Jean-Claude Brialy était encore bien fragile et marchait en s'aidant de béquilles quand il commença, le 1er juin 1960, à tourner le rôle principal du *Gigolo*. On le ménagea au maximum, le faisant travailler assis le plus souvent possible.

Le dernier jour du tournage, Jean-Claude, complètement guéri, brûla ses béquilles et sa canne dans un grand feu de joie, allumé exprès dans la cour du studio. C'est alors que, se redressant complètement, il s'aperçut, avec une surprise amusée, que, au cours de sa maladie, il avait grandi de deux pouces.

Depuis lors, Brialy a paru dans de nombreux films à succès : *Les Godelureaux*, *Les Lions sont lâchés*, *Le Puits aux trois vérités*, etc., etc. Il a récemment terminé *Le Glaive et la balance* avec Anthony Perkins.

Bien que comblé par la gloire, tant à l'écran qu'à la scène, Jean-Claude Brialy a manifesté l'intention de se lancer dans la chanson. Sans négliger pour autant ses activités habituelles, il s'occupe très sérieusement de se constituer un répertoire d'oeuvres originales.